

niosité dans les fameuses *Conversations de Malines*, le pousserait également dans cette voie.

Le pape Pie XI, qui avait été nonce en Pologne au moment des premiers malheurs russes, et voulait faire une œuvre importante pour l'Union des Églises, discerna en Dom Beauduin les énergies qu'il fallait pour susciter au sein de l'Ordre de Saint-Benoît une action unioniste de premier plan. En 1924, il écrivit en ce sens une lettre au Rme Primat de l'Ordre, Dom Fidèle de Stotzingen, et un an après, Dom Beauduin, chargé par ses supérieurs d'entreprendre l'œuvre nouvelle, fonda le monastère d'Amay-sur-Meuse, au diocèse de Liège, qui devait se transporter en 1939 à Chevetogne.

Il est trop tôt pour raconter les difficultés de ce monastère aux débuts de son institution, non moins que celles de son fondateur, qui dut pour payer son audace, demeurer en exil durant plus de vingt ans. Ce qui ne sera point oublié devant l'histoire, ce sera l'influence exercée par le génial pionnier que fut Dom Beauduin, son monastère d'Amay-Chevetogne, et sa revue *Irenikon*, durant les trente dernières années.

Aujourd'hui, Dom Beauduin, âgé de quatre-vingt-un ans, est rentré paisiblement dans sa fondation, et, entouré d'une communauté nombreuse et vivante, s'intéresse de près encore à tout ce qui se fait concernant la liturgie — il a été un des principaux auxiliaires des Dominicains de Paris dans l'établissement du *Centre de Pastorale Liturgique* — et aux progrès étonnants du mouvement unioniste, qui semble, depuis quelques années, entrer dans une phase de plénitude.

Les moines du Mont-César à Louvain lui ont offert tout récemment un volume de *Mélanges liturgiques*, où sont recueillies ses principales études concernant cette matière, et les moines de Chevetogne ont publié à l'occasion de l'anniversaire du schisme grec 1054-1954, un monumental ouvrage intitulé *L'Église et les Églises* et dédié à leur fondateur, où une cinquantaine de théologiens et d'historiens de toutes confessions ont apporté leur contribution au grand problème de l'Unité chrétienne.

Dom O. ROUSSEAU.

CINQUANTE ANNÉES DE RENAISSANCE LITURGIQUE (1903-1953)

« Le mouvement liturgique apparaîtra un jour, écrivait naguère Dom Rousseau, comme (un des phénomènes les plus caractéristiques du catholicisme de notre temps). A le considérer depuis le début jusqu'en ces dernières années, on lui pressent un avenir qui laissera sans doute fort en arrière l'efflorescence que nous lui avons connue jusqu'aujourd'hui¹ ».

Il n'est pas sans intérêt de confronter cette déclaration de Dom Rousseau à celle que, trente ans plus tôt, en 1914, Dom Lambert Beauduin formulait plus timidement. Pionnier presque solitaire des premières conquêtes liturgiques, Dom Lambert disait quel immense effort serait nécessaire à vaincre les ignorances et les refus. « Les générations, écrit-il², ont mis des siècles à désapprendre cette piété (liturgique) traditionnelle. Elles mettront des siècles à la reprendre. »

Ce doit être une immense joie pour le Patriarche que de constater qu'il s'était trompé et que « les siècles » qu'il aurait nécessaires se sont réduits, par la grâce de Dieu et le courage des bons ouvriers, à quelque trente années. Non certes que toute la tâche soit achevée. C'est bien plutôt pour accroître notre effort, pour renouveler notre foi, pour mesurer le champ de notre action à venir et assurer plus juste-

1. Dom ROUSSEAU, *Histoire du mouvement liturgique*, Introd., p. ix.
2. *La piété de l'Église*, p. 17.

ment notre direction de marche, que nous ferons cette brève halte. Elle nous permettra de témoigner à nos maîtres notre gratitude, et elle suscitera, nous l'espérons, chez de jeunes Elisées une volonté joyeuse pour poursuivre la mission de nos Elies.

**

ACTES PONTIFICAUX

De ces cinquante années, que nous comptons d'octobre 1903 (date du *Motu proprio* de saint Pie X sur la réforme de la musique sacrée), nous n'avons pas à récrire l'histoire. Dom Rousseau, nous l'espérons, achèvera dans un second volume de nous dire les ouvriers, les étapes de cette renaissance. Mais lorsque l'on considère la gravité des réformes accomplies par les Pontifes, de saint Pie X à Pie XII, — restauration du chant grégorien, retour à la communion ordinaire au Saint Sacrifice, communion précocée des enfants, refonte profonde de l'Office par une redistribution des psaumes et nouvelle traduction de ceux-ci, introduction de la langue vulgaire dans le rituel et enfin restauration de la Vigile pascale, — quand on mesure l'audace de réformes qui n'ont pas craint de rompre avec de vénérables traditions de dix, douze ou quinze siècles, il faut bien qualifier ces actes de révolutionnaires. Ceux-là seuls le comprendront qui en pénétreront le sens profond, la théologie et la portée spirituelle. Pour nous en tenir aux actes de Pie X relatifs à la communion eucharistique, c'est aux profondeurs de la réalité liturgique qu'ils s'engagent, bien au delà de toutes les formes cérémonielles, où trop souvent on situe la réforme de la liturgie.

Ceci nous donne les plus grands espoirs en un « avenir, comme le disait Dom Rousseau, qui laissera... fort en arrière l'efflorescence » qui déjà nous réjouit.

Mais plutôt que de nous complaire aux résultats acquis, il sera utile de définir les courants profonds qui nous portent. Plutôt que les floraisons, il sera bon d'embrasser du regard les défrichements, les difficiles labours, les plantations enfin qui porteront un jour leurs fruits...

« un vieillard plantait... »

Puissions-nous promettre à nos enfants mieux encore que d'agréables ombrages.

**

RESSOURCEMENT ET NON ARCHÉOLOGIE

Aussi bien ne nous contentons-nous plus aujourd'hui d'une histoire qui ne serait que l'exhumation d'un passé mort. Nous sommes avant tout curieux de discerner le sens de l'histoire, et non pas tant ce qu'elle signifie, que la direction dans laquelle elle marche avec le monde. Ce n'est pas seulement la une orientation moderne de l'esprit, mais c'est un besoin profond de l'intelligence chrétienne. On a bien mis en lumière que la civilisation grecque avait une marche cyclique et n'allait vers aucun but, tandis que l'économie juive et la chrétienne avaient une marche linéaire et allaient vers une apocalypse; plus que toute autre institution chrétienne, la liturgie, qui est la substance même de la religion, est tendue, au travers du temps, vers l'eschatologie glorieuse de l'éternité.]

C'est la raison pour laquelle, avec une si grande fermeté, l'Eglise répudie tout retour au passé, si tentant qu'il puisse être, pour le seul parfum d'antiquité qu'il dégage. Pie XII a dénoncé, dans son encyclique *Mediator Dei*, cet archéologisme qui serait le fruit d'une excessive et malsaine passion des choses anciennes, et déclaré qu'il ne serait « pas sage ni louable de tout ramener en toute manière à l'antiquité ».

[Il nous est salutaire de bien apprendre à distinguer ressourcement et *reprimatio*. La chose n'est pas si facile.

L'exemple que nous offre l'histoire de l'art sacré au XIX^e siècle montre avec une évidence flagrante combien il est aisé de prendre ici le change. Avons-nous encore compris la leçon de ce « Gothic Revival » qui a engagé pour cent ans l'architecture catholique dans les voies où elle s'est enlisée? Lorsque l'anglican converti Auguste Welbin Pugin publiait ses *Vrais principes de l'architecture gothique*

ou (*l'*) *chrétienne* », il faisait appel à « tous les catholiques qui désirent sincèrement voir la religion rendue à son ancienne dignité, pour qu'ils travaillent... à répandre et à appliquer les vrais principes, à arrêter les progrès des innovations modernes, à inculquer dans l'esprit de la génération naissante une profonde admiration pour les grandes œuvres du moyen âge et à faire *comprendre universellement la nécessité de les imiter* ». On sait, hélas ! si Pugin a réussi. Il appliquait d'ailleurs les principes formulés par Dom Guéranger qui saluait dans ses *Institutions liturgiques*³ « cette réaction historique et artistique, qui nous restitue déjà nos traditions sur l'architecture sacrée, sur l'ameublement du sanctuaire, sur les types hiératiques de la statuaire et de la peinture catholiques. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour rentrer dans nos antiques cérémonies, dans nos chants séculaires, et nos formules grégoriennes. »

Il n'est que d'aller à Paris voir l'église Sainte-Clotilde de Ballu, ou les statues du portail de Notre-Dame, et à Rouen celles de Saint-Ouen, ou Saint-Epvre à Nancy, pour perdre toute illusion sur ce médiévalisme qui passait alors pour le canon de l'art chrétien. « Travaillez donc avec moi, écrivait Dom Guéranger à Montalembert, à refaire à petit bruit une miniature de notre cher moyen âge ». L'on aimera certes ce cher moyen âge, mais on discernera l'équivoque.

Faut-il insister et rappeler l'avatar beuronien de l'archéologisme, égyptien cette fois ? Mais byzantin ou romain, gothique ou égyptien, le XIX^e siècle par ses cruelles expériences nous montre assez que, comme l'écrivait A. Cingria : « Il n'y a rien d'aussi dangereux que d'adopter un style du passé et de le spécialiser à l'art sacré. C'est chasser toute vie des églises, au profit d'un hiératisme sans grandeur et sans beauté⁴. »

3. A. Bruges en 1850.

4. Cité par Dom Rousseau, *op. cit.*, p. 179.

5. *Ibid.*, p. 638.

6. Cité par Dom Rousseau, *op. cit.*, p. 7.

7. *Ibid.*, p. 182. « Certains, note Dom Rousseau, firent (de l'art beuronien) l'équivalent dans les arts plastiques de la restauration bénédictine du plain-chant » (*ibid.*, p. 181). Je ne crois pas qu'il suffise, pour nier cette parité, de noter l'échec de l'un et le succès de l'autre.

Dieu nous garde de compromettre la liturgie comme le XIX^e siècle a compromis l'art, les arts sacrés !

Aussi bien faut-il observer combien les actes de Pie XII s'inspirent de tout autres principes que de ceux de l'archéologisme. Quand nous le voyons coup sur coup abolir la traduction vulgate des Psaumes du V^e siècle et ressusciter la Vigile pascale du V^e siècle, voire du III^e siècle, il apparaît clairement que l'antiquité de l'une ne lui suffit pas pour la conserver et que ce n'est pas l'antiquité de l'autre, mais sa vérité théologique, qui le meut à la restaurer vivante.

Le P. Morin était donc autorisé à nous redire que « la liturgie ne doit pas être une reconstitution historique ou un jeu artistique ». C'est pourquoy, ajoutait-il, « il faudra se garder de résorber ce vivant qu'est la liturgie actuelle dans les organismes détruits dont elle procède... Ce n'est pas en prétendant faire remonter en arrière le cours du développement nécessaire que l'Église réalise la plénitude de vie dont elle est capable »... « Revenir à ce qui dans le passé lointain est mort et ne peut plus revivre... nous ne voulons pas exhumer une momie sacrée⁵. »

C'est le lieu de rappeler le mot si juste de Dom Écauduin qui définit l'action des Papes en matière de liturgie : « Pie X, écrivait-il, dans sa réforme liturgique n'agit pas en archéologue et en artiste; il agit en vicaire du Prêtre Éternel... »

Il fallait recueillir ces déclarations pour marquer le sens essentiel du mouvement inauguré par Pie X par qui, écrivait Dom Rousseau, « le mouvement liturgique entre dans une période entièrement nouvelle⁶. »

**

LITURGIE PASTORALE

« Période entièrement nouvelle », il est difficile de mieux caractériser cette renaissance qui est si différente des périodes antérieures. Mais encore faut-il marquer en quoi consiste cette nouveauté.

8. *Études de Pastorale liturgique*, pp. 14, 32-35.

9. *Op. cit.*, pp. 201, 211.

Il est sans doute difficile de dire quel est de cette renaissance le trait qui l'emporte. Cependant le titre même que le P. Duployé a choisi pour le Centre qu'en 1943 il fondait, marquait clairement une intention.

Lors de la première session d'Études de Vanves (1944), le P. Morin définissait dès l'abord ce qu'était un *mouvement liturgique pastoral*¹⁰. Observant que « l'adjectif *pastoral* ajouté au mot *liturgique*... semble avoir surpris, voire inquiété certains » [Le P. Morin s'appliquait à montrer que, si la liturgie est, selon le mot de Pie XI, « le plus important organe du magistère ordinaire de l'Église », elle doit viser non pas « une élite, mais tous les fidèles, tous les baptisés »].
Disons franchement : *Le peuple de Dieu*¹¹.

La tâche serait donc considérable, s'il s'agissait « de créer la réadaptation mutuelle du peuple et de la liturgie, lors que cette dernière sera sortie de ces conservatoires providentiels que sont les cathédrales et quelques grandes églises, monastiques pour la plupart », redevenue « la chose du peuple de Dieu. » De combien il s'en fallait, c'est une voix bénédicte, autorisée entre toutes, qui le mesurait en constatant combien « notre liturgie actuelle était peu adaptée aux exigences psychologiques de nos fidèles. Tant d'éléments archaïques, démodés, stylisés; tant d'organes atrophiés, privés de tout dynamisme, sans prise sur l'âme contemporaine, résidus vénérables d'une grande réalité passée; pièces de musée, sans voix et sans vie ! Et tout conspire à nous donner cette impression : symboles effacés, formules vieilles, gestes hiératiques, langue étrangère ! Les baptisés sont à l'église comme des étrangers dans un pays dont ils ne connaissent ni les coutumes ni la langue¹². »

N'avions-nous pas cependant entendu tant de fois répéter aux Vêpres et à Laudes de l'Office des Apôtres la fière revendication de saint Paul, qui nous déclarait : « Non plus des voyageurs et des étrangers, mais concitoyens des saints et familiers de Dieu » (Ephésiens, 2, 19).

Pouvait-on plus douloureusement dénoncer un état de choses qui privait un peuple de ses titres de citoyenneté ?

10. Dans *Études de Pastorale liturgique*, pp. 13-52.

11. P. Moann, *Études...*, p. 13. Confisquer la liturgie « à l'usage des gens instruits... est aux antipodes de l'esprit de la liturgie ».

12. *La Maison-Dieu*, n° 1, p. 10.

Cet autre scandale, plus grave que le scandale social dénoncé naguère par Pie XI, nous mettait en demeure d'obéir à des responsabilités pastorales urgentes. C'est ce qu'ont accompli ces cinquantes années.

Le fait nouveau, c'est qu'en effet, avec saint Pie X, le mouvement liturgique s'est libéré des cercles trop fermés de la génération précédente, pour oser rentrer dans son domaine propre, qui est la paroisse. Sur ce sol natif, elle a retrouvé une vitalité que jamais les milieux intellectuels ou exclusivement monastiques ne lui avaient donnée. C'est ainsi que le travail accompli en ces dix années a rendu à la liturgie une sève vigoureuse. Faut-il aller plus loin et envisager qu'au-delà de la paroisse « établie », la liturgie se souvient de ces foules qui ne sont encore que des masses et qui aspirent à redevenir un peuple ? Comment les vrais promoteurs de la liturgie pourraient-ils se refuser à l'appel que leur transmettent les missionnaires qui sont partis « au loin » pour évangéliser les autres barbares ? On se gardera, certes, de détourner la liturgie de sa fin qui est le culte de Dieu, mais un culte sclérosé ou mort n'est pas plus glorieux au Seigneur que capable de lui attirer les hommes.

Or, ce que Pie X entendait, ce n'était pas tant une liturgie que le peuple puisse accueillir et comprendre. Il allait beaucoup plus loin, quand il voulait obtenir des fidèles « la participation active aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Église. »

Il marquait ainsi le second caractère d'une liturgie vivante; et depuis 1903, c'est bien par cette participation active des fidèles que le mouvement actuel a pris sa vigueur.

Tant que les plus belles cérémonies se développent comme un spectacle devant un auditoire de concert ou des spectateurs de ballet, on donne le change et l'on a pris une fausse route.

Il faut se réjouir que, par étapes, le peuple chrétien ait été engagé dans l'acte liturgique. Il l'a été par le chant, si tant est que la restauration grégorienne ait envisagé le chant populaire, qui l'emporte cependant pour nous sur celui des *scholae*, si raffiné soit-il.

Faute de pouvoir chanter, les fidèles ont du moins été réintroduits dans le dialogue, et l'effort qui a suscité les « messes dialoguées » mérite autre chose que les critiques un peu

académiques qu'on lui a opposées. Après lui avoir fermé la bouche durant des siècles, c'était une grande chose que de permettre au peuple chrétien de faire entendre sa voix, fût-ce un peu (comme les esthètes du VIII^e siècle le reprochaient aux Francs nos pères) *voce barbarica*.

Au dialogue ressuscité s'est ajoutée la lecture en français de la catéchèse liturgique. Il n'est plus sans doute de pasteur qui n'ait pas le souci de faire lire en langue vulgaire l'épître et l'évangile. Le récent effort de mettre sur les lèvres des fidèles les Psaumés eux-mêmes, traduits et mis en musique appropriée, montre qu'un champ s'ouvre devant nous où l'autorité de Rome nous conduit avec sûreté. Les nouveaux Rituels traduits disent assez que l'Église attache le plus grand prix à une liturgie intelligible, condition première de ce « magistère » dont parlait Pie XI.

Mais enfin c'est au cœur du mystère que le peuple devait avoir largement accès. Et l'on ne dira jamais assez que le grand acte de saint Pie X n'est pas la restauration du chant, mais celle de la communion eucharistique, enfin rendue aux fidèles et singulièrement aux enfants.

*
**

PUISSANCES ESSENTIELLES DE RENAISSANCE

Ce serait une grande erreur que de reprocher au mouvement liturgique d'être devenu populaire par le fait d'un pragmatisme zélé, mais au mépris de la science et notamment des sciences sacrées fondamentales : théologie, exégèse, et histoire.

« Nous estimons fort, disait Mgr Terrier¹³, les livres d'érudition qui s'inspirent d'une conception archéologique de la liturgie. Mais on comprend que c'est autre chose que nous demandons maintenant. Tous les sujets traités... devront l'être sous l'angle pastoral. »

Il était bon que cette précision fût exprimée par l'un

13. Dans sa belle conférence faite à la session du C.P.L. en 1944 : « Ce que nous attendons du C.P.L. » (*Études...*, p. 373).

des prélats les plus érudits de l'Église de France. Et en effet le C.P.L. doit sa puissance de rayonnement au fait qu'il a su associer pour la première fois archéologues, bibliistes, historiens, philologues sous l'enseignement des théologiens. Le souci pastoral devait préserver ce concours de toute coïncidence d'érudition recherchée, pour elle-même.

Nous relisons aujourd'hui, avec un peu de stupeur le portrait du « Liturgiste idéal » que le P. Duployé empruntait à Dom Aubourg¹⁴. « Voici ce qui devrait être l'équipement scientifique du liturgiste idéal :

« Une bonne culture générale, une solide théologie, cinq ou six langues anciennes. Autant de langues modernes.

Et ce n'est là que « conditions préalables! »

Le triple visage de l'antiquité, le sémitique, le grec et le latin, lui serait familier.

Il posséderait une connaissance approfondie de l'histoire politique du moyen âge et une connaissance approfondie de l'histoire de l'Église, de ses dogmes, de sa discipline.

Rassurez-vous car

ce ne sont là encore que des prolégomènes. Sa besogne propre commence à l'étude des textes liturgiques, de toutes les liturgies, qu'il doit soumettre à une analyse minutieuse et à une perpétuelle comparaison. Des données qu'il en extrait, les unes lui permettent d'édifier une doctrine de la liturgie, les autres d'en retracer l'histoire.

Mais ce n'est que matériaux accumulés :

Enfin l'œuvre finale consisterait à fondre doctrine et histoire dans une synthèse qui rendrait sensible aux esprits l'épanouissement graduel des premiers germes des mystères chrétiens dans la frondaison infinie des rites.

Et voici ce que réclamerait du savant un tel travail :

Nous supposons, n'est-ce pas, à l'homme capable d'une telle œuvre, de rares dons naturels...

14. Publié dans la *Revue Grégorienne*, en 1909, il est vrai ! Nous sommes plus modestes aujourd'hui et peut-être plus sages.

Et la santé d'abord!...

Il aurait l'imagination féconde et vivante qui peut ressusciter avec sa couleur et son mouvement un monde disparu, son goût littéraire serait délicat et son intelligence vigoureuse et réaliste. Sa raison se doublerait de cette puissance intuitive qui atteint le trait essentiel et les premiers principes des choses. Et ne lui faudrait-il pas aussi une âme de mystique pour entrer dans les sentiments intimes de la liturgie, mère et nourrice de tous les spirituels?

Ce morceau de bravoure a été cité par le P. Duployé¹⁵, en 1944, parce que, sans doute, il voyait dans ce portrait épique non pas celui d'un homme, mais celui de l'équipe même du C.P.L., dont M. Martimort disait plus brièvement, à cette même session de Vanves, que la renaissance liturgique sera l'œuvre à la fois des apôtres, des historiens, des théologiens et des saints¹⁶.

C'est encore Mgr Terrier qui situait avec le plus de clarté la tâche du C.P.L. naissant :

« L'un des rôles importants du C.P.L. sera de chercher à définir les attitudes fondamentales que suppose la liturgie, en référence avec les tendances, favorables ou non, de nos contemporains. » Ainsi, pensait-il, « l'effort liturgique... n'apparaîtra pas isolé des grands courants de pensée et de vie, de toute la culture qui s'élabore autour de nous... N'est-ce pas à la liturgie qu'il est demandé de *sacer* en quelque sorte tout ce que l'homme peut offrir à Dieu? »

Or voici ce qu'avec un regard prophétique, Mgr Terrier discernait dans le monde actuel en profonde harmonie avec la liturgie :

Un certain recul de l'individualisme, même s'il ne débouche pas pleinement dans la vie; une aspiration très nette et partout marquée vers une vie communautaire plus intense; un goût de la réconciliation de la matière avec l'esprit; un sens nouveau du cosmos et de l'homme devant l'univers; la recherche d'un christianisme sincère; la défiance qu'inspire une spiritualité trop sentimentale et trop féminine; l'intérêt nouveau suscité par la paroisse, comme la découverte de sa fonction mission-

15. *Études...*, p. 86.

16. *Ibid.*, p. 126.

naire; le besoin de remonter aux sources et de trouver le primitif authentique; chez quelques-uns déjà le renouveau de curiosité pour les Saintes Écritures; tout cela, — et l'énumération n'est sans doute pas complète, — tout cela favorise considérablement une action liturgique sérieuse¹⁷.

Je ne crois pas qu'il y ait de témoignage qui marque mieux les objets de notre effort. Et si nous voulons mesurer le chemin parcouru en cent ans, il n'est que de relire une lettre écrite en 1841 par le jeune abbé Pie à Dom Guéranger, après la lecture du premier volume de *l'Année liturgique* :

Depuis quelque temps, j'étais tellement sous cette impression qu'il faut amener notre siècle à la liturgie pour le rendre catholique, que dans ma petite sphère je me suis efforcé déjà, et je compte poursuivre tout l'hiver, de prêcher les Saints, les Anges, les reliques, les fêtes, les offices, les temples, les cloches, etc.

Après cela, jugez du bonheur que j'ai ressenti en lisant votre *Introduction* qui venait m'encourager et me promettre du secours¹⁸.

Enthousiasme fort excusable de la part d'un jeune homme de trente ans, et fort touchant! Mais nos jeunes prêtres parleraient aujourd'hui un langage autrement chargé de théologie.

**

THÉOLOGIE

C'est en effet d'abord de théologie que le mouvement liturgique s'est nourri. Et cela il le doit très particulièrement aux maîtres de l'ordre de saint Dominique qui y ont pris une place prépondérante.

Cette fois, ce n'était plus de sentimentalisme, d'archéologisme ou d'esthétisme pittoresque et romantique, c'était des vérités essentielles de la vie chrétienne que s'inspirait ce renouveau.

Il serait long, mais aussi très révélateur, d'énoncer les

17. *Ibid.*, pp. 367-369.

18. Cité par Dom Rousseau, *op. cit.*, p. 16.

« théologies », comme dirait Bossuet, qui ont rendu à la liturgie sa splendeur et sa gravité. Elles nous ont rendu mieux que des vérités, elles ont restauré en nos âmes chrétiennes le sens, c'est-à-dire le discernement et le goût des choses premières de la religion.

C'est d'abord, à l'encontre d'un anthropocentrisme, trop occupé de nous-mêmes, un sens de Dieu à qui tout est ordonné, axe même de la liturgie, forme révélée du culte de Dieu. Et tout aussitôt s'ouvre le champ immense et le terrain solide, si l'on ose reprendre les métaphores bibliques, le rocher et l'océan, le *firmamentum*, où sont accrochées les immuables étoiles. Entre tous les bienfaits dont nous sommes reconnaissants aux monastères bénédictins, de Maria-Laach à Solesmes, le plus précieux est bien cette intelligence recouverte de la devise *Ut In Omnibus Glorificetur Deus*, où saint Ignace rencontre si naturellement saint Benoît.

La Gloire de Dieu! Le mouvement liturgique de cette génération n'aurait-il fait que de restaurer chez les chrétiens cette soif de la Gloire de Dieu, cette joie, cette fierté, cette gratuité, qu'il aurait plus fait que des siècles d'ascèse tournée vers l'homme. Il nous ramenait aux perspectives bibliques, qui de l'*Exode* à l'*Apocalypse*, en passant par les *Psaumes* et le *Quatrième Évangile*, sont illuminées de la gloire de l'Éternel et de la gloire du Christ. Si l'on veut cependant mesurer quel chemin il nous reste à parcourir vers ce pôle, il suffira de constater combien nous sommes encore incapables de chanter cette gloire avec l'exultation qui soulève l'Ancien Testament. Quand saurons-nous chanter un *Te Deum*? Quand ferons-nous autre chose que de murmurer mollement notre *Gloria in excelsis Deo*? Et ici le chant des plus raffinés des moines et des meilleures *scholæ* n'est que déception. Peut-on entendre, par exemple, les chœurs des esclaves polovtziennes dans le *Prince Igor*, sans éprouver honte et douleur de ce qu'un Khan barbare est acclamé avec plus de transport que nous n'en mettons à chanter la gloire de notre Dieu! Comme alors on se sent atteint par le mot cinglant de Nietzsche sur le manque de joie de nos liturgies!

Ne faudrait-il qu'un indice de nos retardements? Il suffirait de constater que nos laïcs les plus ouverts à la liturgie

ont vite pris goût aux prières de *Complies* et même de *Prime*, parce que tournées vers l'intérêt personnel, tandis que fort peu se sont affectionnés aux prières majeures de *Laudes* et de *Vêpres* gratuitement orientées vers la gloire de Dieu. On a parfois parlé de « célébration » et l'on en a tenté de timides essais; mais ils demeureront pauvres tant que nous n'aurons pas nourri nos âmes des grands poèmes bibliques de Moïse à Isaïe.

**

LA BIBLE

Et voici qui nous fera mieux saisir qu'un puissant essor liturgique n'a été possible que du jour où il a été soutenu par une pénétrante intelligence de la Bible. Le fait a été trop souvent signalé pour qu'il y faille insister. Il caractérise notamment le mouvement de ces dix dernières années par une évidente symbiose scripturaire et liturgique¹⁹. Mais il importe de marquer que c'est beaucoup moins l'étude historique de la Bible que sa lecture mystique qui a enrichi l'âme chrétienne. C'est précisément elle qui nous imprègne du sentiment de la transcendance de Dieu, du Dieu de la Création, du Dieu du Salut, du Dieu des Prophètes, du Dieu de l'Amour crucifié. Ce serait s'enliser dans des curiosités décevantes que de ne pas savoir discerner les enseignements majeurs de la Révélation, dont l'Ancien Testament est porteur. Ce serait vider le Nouveau Testament lui-même de sa substance²⁰.

**

SENS DU MYSTÈRE

Car pouvons-nous oublier qu'à nous a été donné de connaître le mystère du Royaume, mystère caché pendant des

19. Voir dans *La Maison-Dieu* les nombreux articles consacrés à la théologie biblique.

20. Ce qui a produit un évangélisme sentimental ou moraliste, sociologisé ou humanisé.

siècles et que le Fils de Dieu nous a révélé. (Marc 4, 11; Rom. 16, 25.)

Et plus immédiatement peut-être que l'Évangile, c'est la liturgie qui a tout perdu si elle a perdu le sens du mystère. Aux grands moines de Maria-Laach, le mouvement liturgique doit de s'être ressourcé en plongeant ici ses racines. L'erreur du romantisme et sa stérilité n'avaient pas d'autre cause. Il demeurait au seuil du sanctuaire. Le pas décisif a été franchi quand la liturgie est redevenue une mystagogie. Si la restauration de la Vigile pascal est une si grande chose, ce n'est point parce qu'elle rétablit d'anciennes usages et redresse des gauchissements d'ordre cérémoniel. C'est parce qu'elle réintroduit solennellement les chrétiens dans le Mystère pascal, et du fait même, dans le mystère de l'initiation baptismale et eucharistique. L'acte de Pie XII, analogue à celui de saint Pie X, oriente à nouveau la religion des chrétiens vers ce qui est profond, difficile, déroutant pour le sens humain, mais d'une saveur infinie à ceux à qui Dieu a rendu par son Esprit le goût des Mystères de la foi. Le « Scandale » est redevenu « Verbe de Vie ».

N'est-il pas remarquable qu'en se plongeant dans le Mystère la liturgie a retrouvé, aux yeux mêmes des contemporains étrangers à la foi, un intérêt qui a parfois bouleversé leur vie? Le dégoût des rationalismes sans substance, l'angoisse du destin, le désespoir même d'une humanité manifestement dévorée par ses démons idolâtres, n'eussent accordé à un ritualisme pompeux qu'une malédiction pleine de mépris. Mais quand Paul Claudel se sent saisi en cette nuit de Noël à Notre-Dame, c'est parce que soudain une main irrésistible l'a confronté au Mystère de la liturgie, aussi redoutable et aussi enivrant que celui qui éblouissait Saul sur la route de Damas.

Qui expliquera le miracle? Qui dessinera la démarche de l'homme empoigné par la main de Dieu? Qu'importe! Il suffit de savoir que, d'avoir approché l'Arche, l'homme a été foudroyé. Ensuite sachant les Puissances de déflagration accumulées dans le mystère qui s'accomplit à l'autel comme sur la Croix — péché de l'homme, colère de Dieu, victorieux amour du Christ et triomphe sur les enfers, — comment pourra-t-on douter que là réside et joue pour les

siècles l'acte rédempteur du Christ « contemporain » selon le mot redoutable de Kierkegaard.

Lorsque la liturgie dévoile ainsi à nos yeux éblouis son visage tragique; comme nous voilà libérés des suavités endormees de certaines chapelles, fussent-elles monastiques, des cantilènes aimables ou puériles, des pompes aussi où se complaisaient des cérémoniales pontificales! Le coup de tonnerre des guerres, des massacres ou des révolutions nous ayant brutalement arrachés à nos « établissements » d'Ancien Régime, comme nous sommes heureux qu'on nous présente enfin une liturgie qui dépasse en puissance tragique tout ce que le drame des hommes offrait à nos imaginations.

Mais faut-il avouer que, si nous sentons gronder aux profondeurs les roulements des catastrophes à quoi répondent les splendeurs de la Rédemption, nous sommes encore très loin d'avoir rendu à nos liturgies l'accent et le ton dans lesquels elles ont été conçues.

**

LE SENS DU SACRÉ

Et c'est dans la constatation de ce désaccord entre les découvertes de notre esprit et le comportement pratique de nos vies que nous mesurerons à la fois l'enrichissement que nous a apporté la pensée de nos maîtres en ces cinquante années, et l'immense trésor qu'il nous reste à exploiter.

En aucun cas le fait n'est plus frappant que lorsqu'on aborde le plus profond soubassement de la liturgie : je veux dire le substrat du sacré.

On saura sans doute un jour que l'une des plus décisives redécouvertes de ces vingt dernières années a été celle du caractère sacré de l'univers. Faut-il s'étonner que ce soit aux grands poètes de ce temps que nous en sommes redevables? Et qu'ici des païens comme Hölderlin ou Stefan George se sont rencontrés, les ayant parfois précédés, avec des chrétiens comme Hopkins, comme Claudel, comme Péguy. Tous, en serons-nous émus comme il convient, des convertis. Nul plus que ce dernier n'a dénoncé le malheur, la

(malédiction qui pèse sur le monde moderne lequel a si universellement perdu jusqu'au sens même du sacré.)

Or, quelle liturgie pouvait s'épanouir dans « cette affreuse pénurie du sacré, (qui) est sans aucun doute la marque profonde du monde moderne ». Toute l'œuvre de Péguy, avec toutes ses colères et toutes ses ferveurs, a été le plus puissant ferment, sinon chez les clercs, du moins chez les laïcs, de renaissance du sens liturgique.]

C'est, devenu aujourd'hui une banalité, qui, des poètes a passé jusque chez les sociologues, que de rappeler l'élément sacré sans lequel aucune Société ne peut subsister.

Il ne semble pas que les clercs, trop convaincus de leur suffisance et se croyant détenteurs exclusifs du sacré, aient su toujours exploiter suffisamment une source de vigueur et de splendeur, dont ils craignaient peut-être le caractère païen. En tous cas il s'en faut que les mœurs contemporaines, chez les chrétiens eux-mêmes, se soient laissées imprégner de sacralité.

Et cependant tout le problème de la liturgie est commandé par une intelligence sincère et hardie de l'ordre sacré. Car il y a ici compénétration si profonde que ces deux ordres ne peuvent être conçus séparés. Si, depuis le XVIII^e siècle et avec le scientisme laïciste du XIX^e, le monde s'est de plus en plus fermé à la liturgie, il est vain d'espérer une renaissance véritable de la religion aussi longtemps que les esprits n'auront pas redécouvert l'originalité de l'univers et de l'homme irréductible au rationalisme d'un enseignement désacralisé. Toute notre théologie liturgique parle autant de sacrements qu'elle parle de mystères. La *mystagogie* chrétienne a toujours été confiée à un *Sacerdote*. L'Église catholique n'a jamais accepté qu'un prophétisme, qu'un évangélisme prétende initier aux mystères sans qu'intervienne un sacramentalisme, et donc une liturgie sacerdotale.

S'il est permis d'entrevoir le domaine des futurs épanouissements liturgiques, c'est sûrement dans ces directions qu'il faut regarder.

**

Est-il prématuré de définir le mouvement liturgique dont

nous célébrons le cinquantenaire? L'histoire confirmera-t-elle ce qu'aujourd'hui nous aimons à retenir de ce grand travail? On se trompe parfois sur des événements contemporains. Cependant, à s'efforcer de dominer les objets trop proches pour discerner les dominantes de l'histoire que nous avons vécue, on peut oser retenir comme faits majeurs :

- 1° Les actes audacieux et — avons-nous dit — révolutionnaires des Pôhifes qui, de saint Pie X à Pie XII, ont orienté l'Église dans des voies qui la ramènent à l'essentiel;
- 2° Le souci éminemment pastoral qui a rendu à la liturgie le sens de son « ministère » et sa vigueur;
- 3° La rectitude théologique qui inspire cette renaissance;
- 4° Son ressourcement biblique qui rend au peuple chrétien le sens de la gloire de Dieu, le sens du mystère et le sens du sacré.

On pourrait à coup sûr souligner bien d'autres caractères heureux du mouvement actuel : les travaux historiques, la science exégétique, la philosophie du symbole et de la célébration... Mais ce sont là des efforts subsidiaires, encore que nécessaires à étayer une restauration mystique.

Nous croyons avoir ici marqué les caractères majeurs et les forces vitales.

Nous ne voulions pas en ce cinquantenaire nous attarder à un inventaire satisfait et encore moins à un palmarès académique. Les bons ouvriers, Dieu les connaît; et leur récompense sera de savoir leur labeur fécondé miraculeusement par la Puissance du Saint-Esprit.

Il nous a semblé que notre plus utile effort serait de déceler les courants heureux qui nous portent, de prendre plus nette conscience des objectifs qui nous appellent; et, courageusement, de mesurer la route ouverte devant nous, plutôt que l'étape déjà parcourue.

Notre plus profonde joie sera de constater que, là même où la sclérose la menace, l'Église, jusque dans sa vénérable liturgie, demeure capable toujours de renouveler sa jeunesse et sa fécondité.

P. DONCŒUR, S. J.

Collection « LEX ORANDI »

Pour paraître début janvier :

DIVO BARSOTTI

LA PAROLE DE DIEU DANS LE MYSTÈRE CHRÉTIEN

Traduit de l'italien par A.-M. ROGUET, O. P.

Dans ce nouvel ouvrage, Divo BARSOTTI trace une magnifique synthèse du Mystère de la *Parole de Dieu*, pris dans toute son ampleur. La Parole est créatrice, cosmique ; elle appelle Abraham et inaugure l'histoire du salut, et l'histoire tout court ; elle se fait Loi et crée le peuple élu ; elle se fait promesse, avec les prophètes ; enfin elle s'incarne avec Jésus. Elle continue à opérer par l'Église, sa prédication et ses sacrements. Enfin elle vit dans le cours et le destin de chaque fidèle par la méditation et la prière.

Aucun ouvrage, à notre connaissance, n'a réussi à unifier, de façon plus suggestive, par la notion de Parole de Dieu, tous les aspects du Mystère chrétien à travers les deux Testaments, dans l'Écriture et dans la liturgie, dans la vie de l'Église et dans la vie personnelle du chrétien.

Derniers ouvrages parus dans la collection .

Communión solennelle et profession de foi. 220 p. 540 fr.

J. JUGLAR : *Le sacrifice de louange.* 292 p. 660 fr.

DIVO BARSOTTI : *Vie mystique et mystère liturgique.* 486 p. 930 fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

A MAISON DIEU

TABLES
DÉCENNALES
1945-1954

Dix ans
de
Pastorale liturgique

40^{bis}